

**Discours de Monsieur Arnaud d'Hauterives  
Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts**

**Séance solennelle du mercredi 19 novembre 2014**

**Les peintres et la mer**

J'ai choisi pour sujet de notre causerie annuelle la peinture de marine. Comme vous le savez, j'ai l'honneur d'être membre titulaire du groupe des peintres officiels de la Marine depuis 1981. Cette belle confrérie accueille depuis plus de trois siècles des peintres comme Vernet et Ozanne ou encore Isabey, Signac, Marquet et Lapicque. L'actualité des expositions nous rappelle que la mer est l'une des plus constantes et des plus puissantes sources d'inspiration de l'art pictural. Je pense bien sûr à notre fondation Marmottan avec l'exposition consacrée à l'histoire *d'Impression, soleil levant* de Monet mais aussi aux musées de deux grandes villes portuaires, Dunkerque avec *Retours de mer* et le Havre avec *Lumières du Nord, Lumières du Sud*.

La marine appartient à la peinture de paysage, un genre qui devient autonome à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle. La représentation des ports ou de la navigation de pleine mer témoigne des échanges ambivalents entre les hommes, découvertes et conquêtes, commerces et batailles. Les peintres évoquent ainsi la belle dureté de la vie à bord et le labeur des gens de mer.

L'océan est aussi un espace de contemplation. L'étendue de « l'astre liquide » se confondant avec la surface de la toile, « la célébration » de la mer devient celle de la peinture. Au cœur de l'océan ou le long de la grève, la variété infinie des couleurs et des formes de l'eau s'accorde avec le rêve de l'artiste. Alors comme le Wang-Fô des *Nouvelles orientales* de Marguerite Yourcenar, le peintre, au gré de sa création, vogue sur la « mer de jade bleue » qu'il vient d'inventer.

Posée sur l'Adriatique, la cité des Doges offre des vues remarquables de la lagune. Rien d'étonnant à ce qu'elle inspire à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle l'une des premières peintures de marine, la *Chasse au canard* de Carpaccio, délicat paysage aquatique où des hommes glissent sur des barques à fond plat. La tradition des *vedute* des villes portuaires se développe ensuite en Italie et triomphe à Venise, avec Canaletto et Guardi. Mais, dès le XVII<sup>ème</sup> siècle, au Sud, c'est Le Lorrain qui s'affirme comme un des plus grands peintres de marines. Ainsi, *Port*

*avec l'embarquement de la reine de Saba* présente une harmonie des plans remarquable qui met en valeur la majesté tranquille de la rade inspirée de l'Antiquité. Sur la grève structurée par des colonnades, trois hommes apprêtent une barque. Notre regard se tourne alors vers la mer bordée par un grand bâtiment d'où descendent la reine de Saba et son escorte puis il se porte sur la tour et les navires amarrés. Enfin, c'est l'horizon. Le ciel orné de quelques nuages est éclairé par le soleil couchant. Un trait lustré sur l'eau crée la profondeur et nous éblouit. Ce traitement audacieux de la lumière inspirera Turner, Constable et bien sûr les Impressionnistes.

Au Nord, aux XVIème et XVIIème siècles, les richesses de la planète affluent dans les ports d'Anvers et d'Amsterdam. Les progrès techniques développent la flotte des armateurs et favorisent l'essor de la pêche et du commerce maritime. C'est ce que montre le célèbre *Paysage avec la Chute d'Icare* de Pierre Breughel l'Ancien. En dépit du titre emprunté à la mythologie, la composition en plans successifs, accentuée par le dégradé des couleurs, invite le regard à se porter du rocher à la baie puis au port et au soleil pour revenir au motif principal du tableau, symbole de prospérité économique, un vaisseau armé chargé de marchandises. Au siècle d'or des Pays-Bas, les commandes de marines se multiplient et se diversifient. Vroom, Van Goyen, Ruysdael et les Van de Velde père et fils exaltent les combats et la majesté des flottes à l'entrée des ports comme la beauté du littoral et les effets de la lumière sur la mer houleuse.

Un siècle plus tard, en France, c'est Vernet qui célèbre les progrès de la marine française. Peintre de Louis XV, il devient le peintre officiel des ports de France et la commande royale le conduit pendant dix ans de Marseille à Dieppe en passant par Toulon ou la Rochelle. S'inspirant des peintres topographes, il décrit avec un talent et une précision qui font l'admiration de Diderot, l'architecture et la vie sociale et économique des ports. Conformément à l'idéal des Lumières, il compose ainsi une véritable encyclopédie du travail de la mer. Hue et Ozanne continuent dans cet esprit tandis que le spectacle des éléments déchaînés inspire des scènes tragiques de tempêtes ou de combat jusqu'au milieu du XIXème siècle. Je pense à Louthembourg, à Géricault, à Garneray ou à Manet qui représente au large de Cherbourg *Le Combat du Kearsarge et de l'Alabama*, lors de la guerre de Sécession. Je pense en particulier à Eugène Isabey. Ses marines grandioses magnifient la lutte sublime des hommes qui affrontent le péril des « ouragans » et des « flots profonds ».

Pourtant ce même Isabey s'éloigne de l'océan pour planter son chevalet sur les grèves d'Étretat. C'est que la peinture de marine change dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle et se recentre sur les scènes côtières. La navigation à voile disparaît avec les moteurs à vapeur et les progrès de l'artillerie tandis que la plage devient un lieu de baignade et de promenade où l'on « trouve désormais à se confronter aux éléments, à jouir de l'éclat de l'eau ou de sa transparence ». Les peintres travaillent sur le motif, à tout moment et par tous les temps, et « l'expérience directe de la plage et de l'estran induit naturellement un nouveau regard porté sur la mer, un nouveau point de vue » comme l'écrit Annette Haudiquet.

Au tout début de ce XIX<sup>ème</sup> siècle, *Le Moine au bord de la mer* de Caspar David Friedrich est l'un des premiers tableaux emblématiques de ce changement de perspective. Trois bandes horizontales figurent la plage, la mer et le ciel. L'impression d'infini est propice à la contemplation et le minuscule personnage en méditation semble s'abimer dans une rêverie panthéiste.

Lorsque Courbet commence sa série des « paysages de mer » en Méditerranée à Palavas puis en Normandie à Trouville, Deauville et Etretat, il reprend cette composition horizontale. L'immersion dans le paysage est plus intense cependant, comme si la minuscule silhouette saluant l'immensité fusionnait avec la nature. L'océan n'est plus une métaphore de Dieu mais une source de sensations exaltées par des touches épaisses et irrégulières de couleurs intenses de bleu et de vert, réchauffées de rouge et rehaussées de blanc. Les éléments se fondent comme dans la magistrale série des *Vagues*. « La mer de Courbet n'est pas un objet, mais un milieu dans lequel le corps entier affronte l'adversité ».

De l'autre côté de la Manche, Turner, en héritier du Lorrain et des peintres de marines hollandaises, continue de peindre de nombreuses scènes portuaires ou de pleine mer, pêcheurs en activité, navires à la manœuvre et batailles navales, avant de marquer une nette évolution dans sa manière avec des toiles comme *La plage de Calais à marée basse*. On reconnaît le point de vue adopté par Friedrich et Courbet : le sable, la mer et le ciel se fondent dans une même substance lumineuse aux variations subtiles de nuances complémentaires, orange et bleu. Turner saisit ce moment d'émotion grâce à une rapidité d'exécution qui lui permet de faire l'expérience de l'immédiateté. Il peint sur le motif à l'aquarelle puis en transpose la technique à la peinture à l'huile. En dissolvant les lignes de la composition héritées de la Renaissance, il crée, comme Courbet avec sa série des *Vagues*, un effet de tourbillon circulaire. Dans ses toiles « flambent (désormais) ces folies de clarté, ces torrents de jour réfractés par des nuages laiteux tachés de rouge feu et sillés de violet ».

La suite, nous la connaissons. Courbet rencontre Boudin, Jongkind, Monet, Whistler. De l'influence des maîtres anglais du paysage, Turner et Constable, et du travail en plein air naît l'Impressionnisme dans les années 1870. Dès 1865, Monet présente deux marines du port du Havre, remarquées au Salon, *La Pointe de la Hève à marée basse* et *L'Estuaire de la Seine*. L'étude des eaux et des ciels mouvants et l'utilisation d'une palette intense et contrastée par touches fluides ou fragmentées restitue toute les vibrations de la lumière. « On sent, admire Zola, que la haute mer est là, qu'un coup de vent rendrait le ciel noir et les vagues blafardes », on voit « ces tons crus », on respire « ces senteurs salées. » C'est dans ce même port si familier que Monet peint ensuite *Soleil levant sur le Havre*. Le sujet ? Les reflets du soleil sur l'eau, quelques traits vifs et spontanés, quelques lignes ondulées à la pointe rythmée du pinceau. La toile, rebaptisée *Impression, soleil levant* en 1874, devient cette marine célèbre entre toutes qui donne son nom à l'un des mouvements les plus importants de la fin du XIXème siècle. Nous avons l'honneur de conserver cette œuvre emblématique au musée Marmottan.

« L'eau...Rien d'autre », selon l'heureuse formule de Pascal Bonafoux, devient le sujet central du maître de Giverny à partir de 1880, ce qui le mène « à la limite de l'abstraction » avec la série des *Nymphéas*. Les recherches chromatiques d'autres peintres de marines comme Turner puis Whistler les conduisent eux aussi, à se détacher du motif. Paradoxalement, Nicolas de Staël fait plus tard le chemin inverse. Après une période abstraite, il renoue avec le réel dans ses marines. « Je ne peins pas avant de voir » écrit-il à Pierre Lecuire en mars 1950. Rendre compte de la vérité de la sensation mais aussi de l'équilibre de la composition d'un paysage marin le guide lorsqu'il croque rapidement au feutre les lignes de force d'une grève ou résume les formes d'un chenal en quelques surfaces de couleur lisse et ardente. En fait, ce dialogue entre figuration et abstraction s'explique. Par sa forte présence concrète, l'océan s'impose comme un motif puissant. Pourtant et en même temps, la plasticité de la mer l'impose comme un réservoir de formes et de couleurs. C'est ce qu'explique remarquablement Victor Hugo à Guernesey dès 1865 : « Les apparences marines sont fugaces à tel point que, pour qui l'observe longtemps, l'aspect de la mer devient purement métaphysique ; cette brutalité dégénère en abstraction. » Nicolas de Staël depuis le paquebot Ile de France le 25 février 1953 confirme cette observation dans une lettre à René Char : « c'est extraordinairement mesuré l'océan, bien bâti, alerte, différent à chaque instant heureux (...) Quel tempérament équilibré. Je n'ai jamais tant vu de couleurs fugitives, certaines impossibles, éclatantes, calmes. Quelle joie René, quel ordre ! »

Etre peintre de marine, la cause est entendue, c'est « chér(ir) la mer » et aimer naviguer sans crainte de fortune. Van de Velde l'Ancien, fils d'un capitaine de marine et chroniqueur de guerre de la flotte hollandaise se trouve à bord comme témoin lors des différentes batailles navales qu'il représente. Turner, pris dans une tempête de neige, observe la mer démontée attaché au mât du navire et expose à la Royal Academy un tableau chaotique et fascinant qui présente *Un vapeur, au large de l'entrée d'un port, faisant des signaux en eau profonde*. Monet poursuit « la belle eau bleue » du Sud de Bordighera à Antibes et le vert de gris des mers du Nord du Havre jusqu'en Norvège. « Vêtu comme les hommes de la côte, botté, couvert de tricots, enveloppé d'un ciré à capuchon », il affronte tous les temps.

La mer c'est la liberté, l'aventure, la « puissance salée » dans laquelle il faut se jeter afin « d'en rejaillir vivant ». Gauguin, à la suite de Bougainville, Melville, Loti, et Stevenson, embarque pour les mers du Sud, de Tahiti aux Marquises, l'archipel le plus isolé du monde au milieu du Pacifique. « Chaque jour plus sauvage », il contemple la ligne bleue de l'horizon pour ressentir l'éternité, le « sans fin dont (il est) le commencement ». Il fixe cette plénitude en 1892 avec deux tableaux, « un nu de chic, deux femmes au bord de l'eau », conservé au musée de Hawaï et *Fatata te miti*, « une plage rose semée de feuilles jaunes (...) un étonnant morceau de peinture rythmique et décorative », « l'image d'un paradis chaud et exubérant ». On sait l'influence de Gauguin sur les jeunes artistes, les Nabis bien sûr mais aussi Picasso qui lui emprunte les expressions stylisées de ses personnages. Matisse, quant à lui, achète l'une de ses premières toiles tahitiennes, *le Jeune homme à la fleur* avant de céder à son tour en 1930 à l'appel de l'Océanie. D'un vieux vapeur anglais, il débarque à Tahiti pour renouveler la vigueur de son art. Puis, sur l'atoll Apataki, il plonge, en compagnie de Gustave un excellent pêcheur. « J'ai toujours, explique-t-il, eu conscience d'un autre espace dans lequel évoluaient les objets de ma rêverie. Je cherchais autre chose que l'espace réel. » Il trouve. Quinze ans après ce voyage, souvenir de la « lumière pure, air pur, couleur pure : diamant saphir émeraude turquoise », il découpe des silhouettes de poissons, de madrépores, de coraux, de méduses, et crée un lagon paradisiaque. Les deux grands panneaux Polynésie présentent un « espace cosmique » idéal où fusionnent « deux paysages (...), l'un au-dessus de l'eau, l'autre dans la clarté sous-marine. »

Bien des images essayées ne peuvent vivre (...) parce qu'elles ne sont pas vraiment adaptées à la matière qu'elles doivent parer » nous dit Bachelard. « Pour qu'une rêverie se poursuive » et se matérialise en une œuvre d'art « il faut qu'elle trouve sa matière ». La mer est cette matière, envoûtante, dévoreuse de vies et pourvoyeuse de terres promises que sans cesse les peintres de marines affrontent avant de revenir aux ports apaisants.

Peindre la « chair bleue » de l'océan ou l'écume de la vague fracassée, saisir la puissance des vents, des embruns et de la houle, apprivoiser au levant ou au couchant les « longs figements violets » des gouffres ou des lagons, reposer son regard à l'estran plissé ou aux atolls nacrés, telle est la quête de tous les peintres de marine. C'est que comme Le Lorrain, Turner ou Monet ils « veu(lent) l'impossible ». Alors, par-delà le flux et le reflux des marées, ils « retrouv(ent) l'éternité », « la mer allée avec le soleil. »

Je vous remercie.